

Sous la direction d'Olivier Bauer
et de Jean-Marc Barreau

La religion du Canadien de Montréal

F I D E S

En couverture:

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada*

Vedette principale au titre:

La religion du Canadien de Montréal

ISBN 978-2-7621-2957-1

1. Canadiens de Montréal (Équipe de hockey). 2. Québec (Province) - Religion -
20^e siècle. 3. Québec (Province) - Vie religieuse. I. Bauer, Olivier. II. Barreau, Jean-
Marc.

GV848.M6R44 2009

796.962'640971428

C2008-942623-1

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2009

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Éditions Fides, 2009

Les Éditions Fides reconnaissent l'aide financière du Gouvernement du Canada par
l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ)
pour leurs activités d'édition. Les Éditions Fides remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles
du Québec (SODEC). Les Éditions Fides bénéficient du Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

IMPRIMÉ AU CANADA EN JANVIER 2009

4

« Notre père le Rocket qui êtes aux cieux » Les religions de Maurice Richard

BENOÎT MELANÇON

Département des littératures de langue française,
Université de Montréal

En 1946, le directeur général et copropriétaire des Dodgers de Brooklyn, Branch Rickey, révolutionnait le monde du baseball en engageant Jackie Robinson pour le faire jouer dans sa filiale montréalaise, les Royaux. Robinson devenait alors le premier joueur noir à accéder au baseball professionnel au ^{xx}e siècle. L'année suivante, il entreprenait sa carrière avec le club de Brooklyn. Le baseball ne serait plus jamais le même.

À la même époque, un joueur de hockey attire tous les regards, à Montréal comme ailleurs. Maurice Richard, le numéro 9 des Canadiens de Montréal, celui que l'on surnomme le Rocket, a été recruté par son équipe en 1942 et il a déjà quelques hauts faits d'armes à son actif, notamment la première saison de 50 buts en 50 matchs de l'histoire de la Ligue nationale de hockey en 1944-1945. Cet ailier droit ne cessera de multiplier les exploits jusqu'à sa retraite, après la saison 1959-1960. En chiffres, cela se résume ainsi : 1473 minutes de punition, 1111 matchs, 1091 points (dont 626 buts), 18 saisons, 14 sélections au sein de la première ou de la deuxième équipe d'étoiles de la Ligue

nationale de hockey, 8 coupes Stanley, 1 titre de joueur le plus utile de la ligue (en 1946-1947).

On a souvent comparé Robinson et Richard. Les deux hommes sont contemporains : le premier est né en 1919, le second, en 1921. L'un et l'autre ont incarné la possibilité du succès nord-américain pour les membres de groupes sociaux minoritaires : les Noirs américains pour Robinson, les Canadiens français pour Richard. Tous deux étaient reconnus pour leur tempérament bouillant. Ils ont été l'objet de discours culturels variés, de la chanson au journalisme et à la littérature. Ils se sont fréquentés, si l'on en croit une chronique de Maurice Richard parue dans le quotidien *La Presse*¹. Ils ont reçu les plus grands honneurs : on a retiré leur chandail (le 42 et le 9) et ils ont été élus au panthéon de leur sport (le *Hall of Fame*). Au jeu de la comparaison, tout semble les réunir. Ce n'est pas aussi simple.

Il y a plusieurs raisons à cela. La première est que, s'il est vrai que les Canadiens français ont longtemps été traités, au Québec même, comme des citoyens de seconde zone, leur condition sociale n'a jamais été déterminée par un discours raciste institutionnalisé. La deuxième est leur parcours social et biographique. Si Branch Rickey a décidé de faire de Robinson le symbole qu'il est devenu, ce n'était pas le fruit du hasard. Rickey avait en effet choisi Robinson parce qu'il était autre chose qu'un joueur de baseball : celui qu'il allait transformer en icône de l'intégration sociale avait été étudiant à l'Université de la Californie à Los Angeles et lieutenant dans l'armée américaine. Étudiant,

1. Maurice RICHARD, « Les Panthers iront-ils jusqu'au bout? », *La Presse*, 26 mai 1996, p. S7. Je reprends et je développe ici quelques analyses que j'ai d'abord proposées dans mon livre *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*, Montréal, Fides, 2006, 279 p. Ill. ; 2008 pour la nouvelle édition, revue et augmentée, 312 p. Ill.

il avait appris à maîtriser une arme qui fera défaut à Richard : le langage. Militaire, il s'inscrivait parfaitement dans la mutation de l'imaginaire états-unien ; qui pouvait défendre son pays devait pouvoir y jouer au baseball dans la même ligue que les autres, et non dans une ligue réservée aux Noirs, là où Robinson avait dû commencer sa carrière. Une troisième chose distingue les deux hommes : leur rapport à la religion.

Robinson était un homme ostensiblement religieux, comme l'était Rickey, et cela a joué dans le fait que le second a choisi le premier pour mettre fin au racisme institué du baseball. Méthodistes l'un et l'autre, les deux hommes partageaient la même foi et l'affichaient. Les motivations de Rickey étaient de deux ordres. Homme de sport, il croyait pouvoir améliorer les performances de son équipe en recrutant les meilleurs joueurs disponibles, quelle que soit la couleur de leur peau. Homme de foi, il voulait corriger une injustice. Robinson, pour sa part, avouait volontiers avoir eu besoin de sa foi pour traverser les épreuves auxquelles il a été soumis quasi quotidiennement au début de sa carrière : insultes, coups, mépris².

Il y a certes du religieux chez Maurice Richard, dans les discours qu'on a tenus sur lui et dans les images que l'on en a conservées, voire dans sa vie quotidienne. Rien cependant n'est semblable à ce qui anime Robinson. Le seul moment où la religion prendra une place considérable dans la représentation richardienne, ce sera à sa mort, en 2000. Il y aura alors bel et bien un culte de Maurice Richard, perpétué depuis.

2. Arnold Rampersad souligne à plusieurs reprises l'importance de la religion dans la vie de Jackie Robinson. Voir *Jackie Robinson. A Biography*, New York, Ballantine Books, 1998 (1997), 512 p. III.

Une religion qui va de soi

Les discours écrits sur Maurice Richard ne manquent pas, des années 1940 à aujourd'hui : des articles de périodiques et des textes savants, des biographies et des recueils de souvenirs, des contes et des nouvelles, des romans et des livres pour la jeunesse, des poèmes et des pièces de théâtre. Dans cette abondante masse textuelle, l'attitude de Richard devant le sacré n'est guère représentée. On y apprend peu de choses sur ses comportements et pratiques en matière religieuse, en l'occurrence sur son catholicisme ; on se contente d'allusions.

Certains disent qu'il priait pendant les hymnes nationaux qui précèdent les matchs³. D'autres racontent que lorsqu'il le pouvait, en déplacement sportif à New York, à Boston ou à Detroit, il assistait à la messe dominicale⁴. Un de ses anciens patrons, Frank Selke, écrit de Richard et de sa femme qu'ils sont « *devoutly religious*⁵ ». Gérard Gosselin consacre de brèves pages de son *Monsieur Hockey* à un sujet d'actualité, selon lui, « Les autorités religieuses et le sport ». Ces autorités devraient offrir des sportifs en modèles aux « masses populaires » : « Maurice Richard est le plus bel exemple de cet athlète rêvé, qui illustre toutes les vertus qui font les hommes complets, sur tous les plans : moral, spirituel et physique⁶. » Sa fille Huguette fait du ski ? Il n'y a rien à craindre, « son groupe est toujours accom-

3. Voir Sidney KATZ, « The Strange Forces behind the Richard Hockey Riot », *Macleans*, vol. 68, n° 19, 17 septembre 1955, p. 98.

4. Voir Réjean TREMBLAY, « Une miniserie sur le Rocket? », *La Presse*, 29 mai 2000, p. A7.

5. Frank J. SELKE, avec H. Gordon GREEN, *Behind the Cheering*, Toronto, McClelland and Stewart, 1962, p. 150.

6. Gérard « GERRY » GOSSELIN, *Monsieur Hockey*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1960, p. 107-108.

pagné d'un prêtre⁷ ». Ce qui est vrai de Richard l'est de ses admirateurs. L'ex-hockeyeur Serge Savard se rappelle qu'il y avait trois photos aux murs de la maison familiale de son enfance en Abitibi : le curé ou le pape (Pie XII) ; Maurice Duplessis ; Maurice Richard. Pour sa mère, la première était la plus importante ; pour son père, la deuxième ; pour lui, la troisième⁸. Pour qui connaît un tant soit peu la vie religieuse québécoise du milieu du xx^e siècle, pareilles déclarations, dont le relevé n'a rien d'exhaustif, sont parfaitement prévisibles⁹.

On ne s'étonnera pas plus de voir apparaître à l'occasion des membres du clergé dans les récits richardiens, qu'ils soient journalistiques ou fictifs. La présence de l'Église catholique dans l'organisation des sports au Québec, particulièrement le rattachement des équipes à des paroisses ou à des établissements gérés par le clergé (écoles, collèges, etc.), est en effet de notoriété publique. Que Roch Carrier, dans son célèbre conte « Une abominable feuille d'érable sur la glace », plus populaire sous le titre « Le chandail de hockey », mette en scène un méchant vicaire est banal. Chez lui, tous se liguent contre le narrateur du conte, des autres enfants au chef d'équipe et au vicaire-arbitre, simplement parce que, à la suite d'une erreur de la maison Eaton's, il se voit forcé d'endosser le

7. Cité dans Chrystian GOYENS et Frank ORR, avec Jean-Luc DUGUAY, *Maurice Richard. Héros malgré lui*, Toronto et Montréal, Team Power Publishing Inc., 2000, p. 126.

8. Ce souvenir est tiré de *Maurice Rocket Richard*, documentaire de deux heures en deux parties, 1998. Réalisation : Karl Parent et Claude Sauvé. Production : Société Radio-Canada.

9. Paul Daoust cite de nombreux textes à dimension religieuse, entre autres journalistiques, dans *Maurice Richard. Le mythe québécois aux 626 rondelles*, Paroisse Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 301 p. III.

maillot honni des Maple Leafs de Toronto devant neuf « Maurice Richard en bleu, blanc, rouge¹⁰ ».

Il n'est que deux exceptions à ce discours attendu.

Si l'on ne va jamais jusqu'à dire qu'on lui doit des miracles avérés, on évoque souvent l'effet salvateur des visites ou des actions de Maurice Richard sur les enfants malades, lui qui est si généreux envers les hôpitaux et les orphelins¹¹. Dans la pièce de Jean-Claude Germain *Un pays dont la devise est je m'oublie*, Richard compte un but à la demande d'un « petit infirme¹² ». La presse est friande de ce genre de microrécits édifiants, dans lesquels le joueur se dépasse pour aider un enfant à lutter contre sa condition. Michel Lessart se souvient, en mai 1984, d'un article de cette nature.

J'avais 12 ans. Il y avait dans le journal la photo de Maurice Richard, en compagnie d'un garçon de mon âge. La légende expliquait que le jeune garçon, atteint de leucémie, devait mourir dans trois ou quatre mois et qu'il avait exprimé le désir de rencontrer le Rocket avant de quitter ce monde. Et le Rocket avait, bien entendu, acquiescé à sa demande. Ce jeune garçon n'avait pas demandé à voir les nichons de son infirmière. Il n'avait pas demandé à faire un voyage outre-

10. Roch CARRIER, « Une abominable feuille d'érable sur la glace », dans *Les enfants du bonhomme dans la lune*, Montréal, Stanké, 1979, p. 80. Repris sous le titre *Le chandail de hockey*, Montréal, Livres Tundra, 1984, [s.p.]. Avec des illustrations de Sheldon Cohen.

11. Voir Jacques LAMARCHE, *Maurice Richard. Album souvenir*, Montréal, Guérin, 2000, p. 33; Chrystian GOYENS et Frank ORR, avec Jean-Luc DUGUAY, *op. cit.*, p. 33; et Jean-Marie PELLERIN, *Maurice Richard. L'idole d'un peuple*, Montréal, Éditions Trustar, 1998 (1976), p. 544.

12. Jean-Claude GERMAIN, *Un pays dont la devise est je m'oublie*, Montréal, VLB éditeur, 1976, 2^e partie, 8^e tableau, p. 128.

Atlantique. Non. Son univers, c'était le hockey. Et je me souviens parfaitement d'avoir envié sa leucémie¹³.

Robert Vanden Abeele, lui, est un de ceux qui ont reçu pareille visite durant un séjour à l'hôpital. Il raconte son expérience dans les pages de *La Presse* en décembre 1999, en réponse à un concours organisé par le journal sous le titre « Mon plus beau souvenir de sport ». Récemment amputé des jambes, le garçon de dix-sept ans tire une leçon morale des deux visites que lui a rendues le Rocket en novembre 1955 et de la promesse qu'il lui avait faite de marquer un but spécialement pour lui :

Maurice Richard a été pour moi une source d'inspiration et de courage. Son désir de vaincre et sa volonté de fer sont toujours des exemples ; ils m'aident à surmonter le handicap qui me limite chaque jour de ma vie. Je lui suis très reconnaissant¹⁴.

Richard tiendra promesse ; ce sera son 429^e but. À sa mort, *La Presse* reviendra sur ce témoignage, en interviewant Vanden Abeele¹⁵.

L'autre exception au discours commun sur Richard et la religion ne provient pas du Québec. Il s'agit d'un passage de la pièce *Les Canadiens* de Rick Salutin, jouée et publiée en 1977. Opposant le Richard d'avant et celui d'après l'élection du premier gouvernement indépendantiste, celui du

13. Michel LESSART, « Hockey et baseball. O'Keefe : 4 contre Molson : 1 », *Autrement*, 60, mai 1984, p. 222.

14. Robert VANDEN ABEELE, « La surprise de ma vie », *La Presse*, 30 décembre 1999, p. S8.

15. Voir Stéphanie BÉRUBÉ, « Robert Vanden Abeele n'oubliera jamais », *La Presse*, 28 mai 2000, p. A11. Voir aussi Alan HUSTAK, « Inspired by the Rocket. Hospital Visit Created Habs Fan for Life », *The Gazette*, 30 avril 2008, p. A1 et A3.

Parti québécois, le 15 novembre 1976, la pièce montre que cette élection va sonner la fin du mythe des Canadiens. Elle dit clairement qu'un âge est terminé et qu'un autre s'ouvre.

Un personnage revient fréquemment dans la pièce de Salutin, celui d'une mère qui ne comprend pas pourquoi son fils est si attaché au hockey et, concurremment, pourquoi il ne prend pas sa situation politique en main. C'est à elle, finalement convertie à la « mystique » des Canadiens, que revient d'expliquer qui est Maurice Richard :

Dieux du Forum,
 Forum Gods!
 Oh you, gloire à toi, Maurice.
 Oh Rocket, aux pieds longs,
 Tu es le centre de la passion
 Qui régénère notre nation,
 And you showed us the way and a light and a life.
 Oh you,
 Nous vous aimons et admirons!
 And yet Maurice, you are the one,
 Rocket, tu es le plus grand,
 Parce que tu es le centre et le centre est Québécois,
 Because you're the centre, and the centre is Québécois,
 Parce que tu es le centre, et le centre est Québécois¹⁶!

Devant une telle déclaration, plusieurs interprétations sont possibles. On est immédiatement frappé de son curieux bilinguisme – plus justement : de son curieux mélange des langues. On est sensible à l'ambivalence de celle qui parle : une idole, ça se tutoie (« Oh you, gloire à toi, Maurice ») ou non (« Nous vous aimons et admirons ! ») ? On peut se demander si les « pieds longs » de Maurice Richard ne sont

16. Rick SALUTIN, avec la collaboration de Ken DRYDEN, *Les Canadiens*, Vancouver, Talonbooks, 1977, 1^{er} acte, p. 99.

pas une vague réminiscence des « pieds agiles » d'Homère (*Iliade*) ou de Virgile (*Énéide*). On note surtout la forte dimension religieuse du texte : « Dieux », « Gods », « gloire à toi », « passion », « régénère », « And you showed us the way and a light and a life » (il s'agit d'une allusion à l'Évangile selon saint Jean 14, 6). Avec ses répétitions, ce texte n'a-t-il pas aussi quelque chose d'une prière ? Peut-être fallait-il venir de l'extérieur du Québec pour ressentir le besoin, durant les années 1970, de marquer aussi nettement ce qui unit Maurice Richard à la religion.

Montrer le Rocket

Les images du Rocket ne sont pas moins révélatrices que ces bribes textuelles de la place que tenait la religion au Québec du temps de Maurice Richard.

Les magazines religieux, ou publiés par des maisons d'édition religieuse, n'hésitent pas à montrer Maurice Richard en couverture. C'est le cas en 1959 de *Hérauts* et de *L'Abeille*, des revues pour la jeunesse publiées par les Éditions Fides, qui sont la propriété des pères de Sainte-Croix, et en septembre 1960 du *Rosaire*, une publication dominicaine. La presse sportive donne aussi à voir le portrait d'un Maurice Richard en bon pratiquant. En première page de son édition du 2 janvier 1954, *Parlons sports* le photographie en train de donner la bénédiction paternelle à deux de ses enfants : la piété populaire traditionnelle (le geste solennel du bon père de famille, la genuflection des enfants, le sapin décoré) se mêle au moderne (la télévision bien en vue à côté du sapin)¹⁷. Dans le vestiaire des

17. *Parlons sports*, vol. 1, n° 13, 2 janvier 1954, p. 1. Une photo semblable est visible dans Chrystian GOYENS et Frank ORR, avec Jean-Luc DUGUAY, *op. cit.*, p. 120.

Canadiens, un photographe est aussi présent lorsqu'un missionnaire oblat offre au numéro 9 un chapeau traditionnel africain¹⁸.

La mise en parallèle d'images dit également quelque chose de la place de Maurice Richard dans la sphère du religieux. On raconte qu'il appréciait la ressemblance entre lui et une des personnalités religieuses les plus en vue du Québec au xx^e siècle, le cardinal Paul-Émile Léger (1904-1991) : sur certaines photos, leurs visages sont interchangeables. Pour les réalisateurs du documentaire *Maurice Rocket Richard*, Karl Parent et Claude Sauvé, et pour un de leurs invités, le chansonnier Pierre Létourneau, ce qui unit Richard et Léger est leur regard¹⁹. L'analogie est la même dans le docudrame de Jean-Claude Lord et Pauline Payette en 1999 : le comédien Émile Genest parle, pour l'un et pour l'autre, d'yeux comme des « morceaux de charbon²⁰ ».

Ce parallélisme visuel s'ancre dans des contacts réels entre les deux hommes. Le 23 janvier 1953, Maurice Richard accueille Paul-Émile Léger à sa descente de bateau à New York²¹. Cinq ans plus tard, il participe aux bonnes œuvres du cardinal : « Invité au Salon de l'Agriculture en février [1958], Maurice Richard fait l'acquisition d'un bœuf de près de 1000 livres qu'il destine aux œuvres de charité du car-

18. Voir Jacques LAMARCHE, *op. cit.*, p. 11.

19. Voir Karl PARENT et Claude SAUVÉ, *Maurice Rocket Richard*, documentaire cité.

20. Voir *Maurice Richard. Histoire d'un Canadien/The Maurice Rocket Richard Story*, docudrame de quatre heures en deux parties, 1999. Réalisation : Jean-Claude Lord et Pauline Payette. Production : L'information essentielle.

21. Voir Micheline LACHANCE, *Paul-Émile Léger. Le prince de l'Église. Tome 1*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2000, p. 180.

dinal Paul-Émile Léger²². » Toujours dans les années 1950, le premier aurait participé à la Grand' Corvée du second²³. Enfin, Gérard Gosselin rapporte qu'à « l'occasion de la bénédiction de l'Aréna du collège de L'Assomption, on retrouve Maurice aux côtés de Son Éminence qui en profite pour souligner les bienfaits du sport et l'importance de la santé physique pour les jeunes des collèges classiques²⁴ ». Dans le Québec de la supposée Grande noirceur, le goupillon n'était jamais très loin du bâton de hockey.

Une seconde comparaison iconographique a des racines plus profondes. Le magazine américain *Sport* d'avril 1955 publie une photo de Richard fort différente de celles qu'on voit habituellement²⁵. Une épaule le tirant vers le sol et l'autre vers le ciel, les yeux tournés vers ce ciel, son bâton le protégeant et pointant lui aussi vers le ciel, le visage couvert d'une légère couche de sueur, ce Maurice Richard-là a tout du saint Sébastien de Luca Giordano, le peintre baroque du XVII^e siècle²⁶. Entre le Richard de *Sport* et « Le martyr de saint Sébastien », on peut multiplier les points communs : la position des épaules est la même, le cou est en extension dans les deux cas, les yeux sont également à

22. Pierre BRUNEAU et Léandre NORMAND, *La glorieuse histoire des Canadiens*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2003, p. 259.

23. Voir Alain de REPENTIGNY, *Maurice Richard*, Montréal, Éditions La Presse, coll. « Passions », 2005, p. 98. Cette information se trouve dans la légende d'une photo où l'on voit Richard et Léger se serrer la main.

24. Gérard GOSSELIN, *op. cit.*, p. 110.

25. Voir Jack NEWCOMBE, « Montreal's Flying Frenchmen », *Sport*, vol. 18, n° 4, avril 1955, p. 48.

26. Voir Luca GIORDANO, « Le martyr de saint Sébastien », Musée Fesch, Ajaccio. URL : <http://www.musee-fesch.com/html/collection_permanente/collection/naples.html>. Page consultée le 13 février 2008.

la limite de la révolulsion, les deux corps se détachent d'un fond noir, là où l'un a une flèche au flanc, l'autre tient son bâton. À ces coïncidences, visuelles, s'en ajoute une autre, historique : la photo paraît dans la livraison d'avril 1955 du magazine américain, mais elle est visible sur les murs du Forum de Montréal dès le 17 mars 1955, puisqu'elle accompagne la publicité du magazine ; or, ce soir-là, il y aura une émeute au Forum, entraînée par la suspension imposée à Richard par le président de la Ligue nationale de hockey, Clarence Campbell. Sébastien aurait été un soldat de l'armée romaine et il aurait vécu à la fin du III^e siècle ; il aurait été transpercé de flèches par les ordres de l'empereur Dioclétien parce qu'il était chrétien. Maurice Richard, lui, n'a pas été victime de ses convictions religieuses, mais il est néanmoins, comme Sébastien, ce soldat de Dieu, un être fabuleux et un martyr. On pourrait même aller plus loin : les participants à l'émeute du 17 mars 1955 avaient déjà sous les yeux l'image du martyr qu'allait devenir Richard ce soir-là.

Ce que disent l'illustration de presse, la photographie et la peinture, le cinéma le redira à son tour.

Maurice Richard. Histoire d'un Canadien/The Maurice Rocket Richard Story est un docudrame réalisé par Jean-Claude Lord et Pauline Payette : une fiction se mêle à un documentaire. Dans la partie fictive du film, il est trois fois question de pratique religieuse : le père de Maurice Richard récite le bénédicité avant un repas dans l'appartement de son fils, au moment de la signature de son premier contrat ; on entend le chapelet qu'on récitait en famille, quand Richard était enfant, en écoutant la radio ; il est question de la présence des joueurs à la messe quand ils jouaient à l'étranger. En 2005, dans son *Maurice Richard*, Charles Binamé ne parle lui aussi que très allu-

sivement de religion. Le joueur se marie à l'église. Il se signe en sautant sur la glace. Une petite fille, interviewée à la radio avant un match, dit qu'elle récite sa prière tous les jours. Le nom de Paul-Émile Léger figure en première page du journal que tient le coiffeur de Richard, Tony Bergeron; ce journal est *Samedi-Dimanche*, qui a accueilli pendant un temps une chronique de Maurice Richard, *jouournaliste* avant l'heure²⁷. Le spectateur sensible aux questions religieuses n'en saura pas plus.

Comme en matière de photographie et de peinture, les parallélismes cinématographiques sont peut-être plus révélateurs que les images prises isolément, car ils reposent sur des ressemblances explicites ou implicites. En 1971, *Peut-être Maurice Richard*, le long métrage de Gilles Gascon²⁸, s'inscrit dans le cadre d'une série de quatre films produits par l'Office national du film du Canada et conçus à l'initiative de Pierre Maheu, le cofondateur de la revue *Parti pris* (laïque, socialiste, indépendantiste). Dans « Les quatre grands », à côté de Maurice Richard, défilent trois autres idoles québécoises, le frère André (*On est loin du soleil*, Jacques Leduc, 1970), le chanteur western Willie Lamothe (*Je chante à cheval avec Willie Lamothe*, Jacques Leduc et Lucien Ménard, 1971), l'homme politique Maurice Duplessis (*Québec: Duplessis et après...*, Denys Arcand, 1972). Dans *100 Québécois qui ont fait le xx^e siècle. Les héros mythiques*, le documentaire de Jean Roy, le premier des quatre segments porte sur Richard, les autres sur la chanteuse Céline Dion, Paul-Émile Léger et le frère

27. Voir *Maurice Richard/The Rocket*, film de fiction de 124 minutes, 2005. Réalisation: Charles Binamé. Production: Cinémaginaire.

28. *Peut-être Maurice Richard*, documentaire de 66 minutes 38 secondes, 1971. Réalisation: Gilles Gascon. Production: Office national du film du Canada.

André²⁹. Que l'on parle de « grands » ou de « héros mythiques », il y a Maurice Richard et il y a, entre autres figures, des personnalités religieuses, le cardinal de Montréal (Paul-Émile Léger) ou un auteur supposé de miracles (Alfred Bessette, né en 1845, mort en 1937, le frère André en religion). L'on reste en territoire connu.

La déification du Rocket

Il arrive donc – dans des textes, dans des illustrations, dans des films – que le nom de Maurice Richard soit associé à la religion dominante au Québec, le catholicisme. La plupart du temps, cela reste allusif. Il n'est qu'un moment où le religieux sera massivement présent : à la mort de Richard en mai 2000.

On n'avait pas manqué jusque-là de souligner combien Maurice Richard avait presque le statut d'un demi-dieu, voire d'un dieu, au Québec. Le narrateur de la nouvelle « Hockey Angels » de Peter LaSalle évoque, comme si elle allait de soi, la béatification du *Rocket* (« *beatified Maurice Rocket Richard*³⁰ »). Le romancier Hugh MacLennan et le journaliste Sidney Katz écrivaient dès 1955 que le joueur était considéré par ses compatriotes comme un « dieu tribal » (« *a tribal god* »)³¹. Pour Hubert Aquin et Andrée Yanacopoulo, Richard est un héros, et « le héros, rappelons-le, est un demi-dieu, vers qui se tourne le peuple, à

29. 100 Québécois qui ont fait le xx^e siècle. *Les héros mythiques*, documentaire de 51 minutes, 2003. Réalisation : Jean Roy. Production : Eurêka! Productions/Télé-Québec.

30. Peter LASALLE, « Hockey Angels », dans *Hockey sur Glace*, New York, Breakaway Books, 1998, p. 20.

31. Sidney KATZ, *loc. cit.*, p. 102 ; Hugh MACLENNAN, « Letter from Montreal. The Explosion and the Only Answer », *Saturday Night*, vol. 70, n° 27, 9 avril 1955, p. 10.

qui il rend hommage, à qui, dirons-nous en langage moderne, il s'identifie car il voit en lui son modèle exemplaire³² ». En 1971, Richard Beddoes, Stan Fischler et Ira Gitler parlent de « demi-dieu gaulois³³ ». Beddoes revient à la charge 19 ans plus tard : le « *Gallic demigod* » est devenu un « *Quebec demigod*³⁴ ». Les concepteurs du film *Maurice « Rocket » Richard* de la série « Minutes Historica » ne pensent pas autrement : « Farouchement compétitif et véritable dieu de la glace, Maurice Richard avait le génie du hockey³⁵. » Il arrive même que l'analogie soit spécifique : « J'ai l'impression d'être un géant... une sorte de saint Christophe qui porte tout l'Québec sus sé-z-épaules ! » dit le personnage de Richard dans la pièce de Jean-Claude Germain³⁶ ; Hugh Hood préfère « le Joseph de la Bible, le prince autoritaire et irascible³⁷ ».

Qu'est-ce qui change en l'an 2000 ? Qu'y a-t-il de neuf à la mort de Richard ? Trois phénomènes, étroitement imbriqués, doivent retenir l'attention. On rend un culte au

32. Hubert AQUIN et Andrée YANACOPOULO, « Éléments pour une phénoménologie du sport », dans Pierre PAGÉ et Renée LEGRIS (édit.), *Problèmes d'analyse symbolique*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Recherches en symbolique », n° 3, 1972, p. 137.

33. Richard BEDDOES, Stan FISCHLER et Ira GITLER, *Hockey! The Story of the World's Fastest Sport*, New York et Toronto, Macmillan, 1971 (1969), p. 168.

34. Dick BEDDOES, *Dick Beddoes' Greatest Hockey Stories*, Toronto, Macmillan of Canada, 1990, p. 51. Voir aussi p. 50.

35. *Maurice « Rocket » Richard*, docudrame d'une minute, 1997. Production : Minutes Historica. URL : <<http://www.histori.ca/minutes/minute.do?id=10492>> (version française) et <<http://www.histori.ca/minutes/minute.do?id=10217>> (version anglaise). Consultation le 13 février 2008.

36. Jean-Claude GERMAIN, *op. cit.*, p. 131.

37. Hugh HOOD, *Puissance au centre : Jean Béliveau*, Scarborough, Prentice-Hall of Canada, 1970, p. 87.

héros mort; ce culte est empreint de références très nombreuses au catholicisme; la nostalgie est récurrente.

Maurice Richard meurt le 27 mai 2000. Aussitôt annoncée sa mort, les partisans endeuillés se cherchent des points de ralliement. Le lieu de ses hauts faits d'armes sportifs, le Forum, en cours de transformation en Centre Pepsi, ne fait pas l'affaire pour ces pleureurs de la première heure, pas plus que le Centre Molson, où jouent désormais les Canadiens, jugé trop impersonnel. Quelques-uns fileront à l'Hôtel-Dieu, où Richard est mort, mais le lieu est trop peu associé au joueur pour pouvoir convenir. On est en quête d'un lieu symbolique susceptible de regrouper le plus grand nombre. Autrement dit: où se recueillir?

Ce sera devant la maison de Richard, rue Péloquin, dans le nord de Montréal. On y déposera des souvenirs, des fleurs et des messages d'adieu. Les enfants sont nombreux à venir. C'est un proche, parfois un voisin, que l'on pleure.

Mais tout le monde ne sait pas où habitait Maurice Richard. On se réunira alors à l'aréna qui porte son nom dans l'est de Montréal et devant la statue de lui qu'on y trouve. Des gens de toutes générations iront y offrir un tribut à leur héros. On revêtira le joueur de bronze du drapeau fleurdelisé du Québec et d'une écharpe aux couleurs des Canadiens. On laissera à ses pieds des fleurs, des dessins, des photos, des collages et des objets bigarrés (ruban adhésif, chandelle, cigare, bâton de hockey). Sur cet autel, on déposera des masses de messages:

Il y a un être cher
de moins sur la terre
Mais... il y a une
étoile de plus au ciel.
Maurice CH #9.

Dans ces messages, l'emploi du prénom et le tutoiement sont monnaie courante : « À Dieu mon grand. On t'aime » ; « Maurice. On dit pas adieu à un homme comme toi. On dit salut!!! » ; « Ton souvenir est comme un livre bien aimé, qu'on lit sans cesse et qui jamais n'est fermé. Merci Maurice 9. » On ne recule pas devant les invocations : « Le Dieu du hockey. Voici le temps venu de porter le flambeau vers l'haut-delas. Bon voyage Rocket! » ; « Au Rocket, sois heureux et veille sur moi. » Les passants échangeront leurs souvenirs du Rocket, entre eux ou pour les journalistes. On viendra même prier : la presse publiera une photo d'une femme agenouillée devant la statue du hockeyeur³⁸.

Le 30 mai 2000, de 8 heures à 22 heures, le corps de Maurice Richard est exposé en chapelle ardente au Centre Molson. Ce centre sportif a remplacé le Forum en 1996 et Richard n'y a jamais joué, mais il est devenu le domicile des Canadiens et, à ce titre, il s'imposait comme lieu de recueillement. Le cercueil reposait sur la surface de jeu. La mise en scène insistait sur la solennité de l'événement. La famille de Richard se tenait près du cercueil. Deux affiches géantes représentaient le Rocket : l'une, en noir et blanc, était une photo ancienne qui mettait en valeur le regard du joueur ; l'autre, en couleurs, montrait Richard revêtu du chandail rouge des Canadiens, le chandail numéro 9 bien sûr, un flambeau à la main. La bannière bleu-blanc-rouge signalant que le numéro 9 de Maurice Richard avait été retiré et que plus personne ne pouvait le choisir parmi les joueurs des Canadiens avait été ramenée des cintres à la hauteur de la patinoire. La musique d'ambiance était classique : Mahler, Gounod, Brahms, Satie,

38. La photo est de Shaun Best, de l'agence Reuters ; elle se trouve dans *Le Devoir* du 29 mai 2000, p. A3.

Massenet, Mozart, Vivaldi, Bach. Plus de 115 000 fidèles auraient défilé devant le cercueil ouvert de l'idole du lieu. Ils pouvaient laisser un témoignage en signant un registre installé sous un chapiteau situé près du Cours Windsor, à côté du Centre Molson. Comme à l'aréna Maurice-Richard, ces témoignages ont souvent une dimension religieuse : « Le Rocket, élu de Dieu » ; « After God is Maurice » ; « Je suis venu te demander d'aller voir mon père au ciel » ; « Merci Dieu pour nous avoir donné Richard. » Paul Daoust a eu accès à une centaine d'albums regroupant ces témoignages et il en commente une dizaine dans son livre de 2006. Il insiste sur leur triple dimension familiale, politique et religieuse³⁹.

Le lendemain, le 31 mai, les funérailles nationales de Richard sont célébrées en la basilique Notre-Dame de Montréal. Le convoi funéraire parvient à la basilique après avoir emprunté la rue Sainte-Catherine, celle de l'ancien Forum et de l'Émeute. Environ 3000 personnes sont admises dans la basilique. S'y côtoient la famille et les ex-coéquipiers, les politiques et les médiatiques. À l'extérieur, sur la place d'Armes, la cérémonie est visible sur écran géant. L'office est célébré par le cardinal Jean-Claude Turcotte, qui justifie, dans son homélie, le choix du lieu :

Nous sommes présentement dans une église pour dire adieu à Maurice Richard.

Pas n'importe quelle église. La plus prestigieuse que nous possédons à Montréal. Celle qu'il n'aurait sans doute pas choisie lui-même – il était humble –, mais celle que nous croyons tout à fait justifié de lui offrir.

Il y a un peu plus d'un an, j'ai eu l'occasion de causer longuement avec Maurice Richard. Plus d'une heure.

39. Voir Paul DAOUST, *op. cit.*, p. 155-164.

Il était comme je viens de vous le dire.

Et j'ai alors perçu qu'il était un croyant et qu'il tenait aux valeurs religieuses qui lui avaient été transmises dès son jeune âge.

Fidèle à son sport, fidèle à son club, fidèle à sa famille et à ses amis, fidèle à son peuple, il a aussi voulu être fidèle à son Dieu. C'est pourquoi ses funérailles ont lieu dans une église⁴⁰.

Un des amis de Maurice Richard, Paul Aquin, un de ses neveux, Stéphane Latourelle, et un de ses fils, Maurice Richard fils, s'adressent au public. On lit deux passages de la Bible. Le premier provient de la seconde lettre de saint Paul Apôtre à Timothée (4, 7-8). S'y mêlent la fierté de s'être toujours battu et la confiance en une récompense à venir: « Je me suis bien battu, j'ai tenu jusqu'au bout de la course, je suis resté fidèle. Je n'ai plus qu'à recevoir la récompense du vainqueur [...] ». Le second est tiré de l'Évangile selon saint Jean (14, 2-3): « Je pars vous préparer une place [...] je reviendrai vous prendre avec moi; et là où je suis, vous y serez aussi. » La chanteuse populaire Ginette Reno interprète, comme aux funérailles de son propre père, *Ceux qui s'en vont, ceux qui nous laissent*: d'un père à l'autre, il n'y a qu'un pas. On joue du Fauré, du Gounod, du Franck, du Bach, des hymnes et des psaumes. Les huit porteurs sont d'anciens joueurs des Canadiens, retenus parce qu'ils avaient joué avec Richard. Le tout est retransmis par la majorité des télévisions francophones québécoises et quelques anglophones. L'Assemblée nationale a suspendu ses débats et les drapeaux sont en berne.

La solennité n'est pas moindre que la veille, même si elle est modulée de plusieurs façons. Le cardinal Turcotte,

40. Homélie reproduite dans Jacques LAMARCHE, *op. cit.*, p. 129.

au courant de l'amour de Maurice Richard pour cette activité, lui souhaite une bonne pêche céleste: « Au ciel, il y a les Apôtres, qui étaient des pêcheurs. D'excellents pêcheurs! [...] Bonne pêche, Maurice⁴¹! » Des gens crient « Merci Maurice », comme si l'utilisation du prénom allait de soi. Le public applaudit la dépouille et lui offre une dernière ovation debout, ce qui étonnera au Canada anglais, mais pas au Québec. Ce n'est pas partout qu'on applaudit dans une église.

De l'est de Montréal (l'aréna Maurice-Richard) au nord (sa maison), comme du centre-ville (le Centre Molson) au Vieux-Montréal (la basilique Notre-Dame), on retiendra que Maurice Richard a réuni, dans les derniers jours de mai 2000, des centaines de milliers de personnes, des millions si l'on ajoute à cela les reportages journalistiques, radiophoniques, télévisuels, numériques. Ces personnes ont entendu à profusion que Richard et religion avaient partie liée.

Les journaux, québécois comme étrangers, francophones aussi bien qu'anglophones, martèlent le même argument. Pour *Libération*, le Québec vient de perdre en Richard son « saint de glace⁴² ». Un de ses partisans, interviewé par *Le Journal de Montréal* le soir du 27 mai 2000, est catégorique: « C'est le premier saint québécois. Celui qui a ouvert la voie à l'affirmation nationale...⁴³ » Le quotidien anglo-montréalais *The Gazette* s'inscrit dans un registre semblable quand il cite l'ex-arbitre Red Storey:

41. *Ibid.*

42. Alain GERBIER, « Hockey. Maurice Richard, véritable légende, est mort à 78 ans. Le Québec pleure son saint de glace », *Libération*, 29 mai 2000, p. 32.

43. Cité par Patrick LAGACÉ, « Le Rocket nous a quittés », *Le Journal de Montréal*, 28 mai 2000, p. 3.

« *He wasn't the greatest skater in the world, he wasn't the greatest stickhandler in the world, but the guy upstairs sent him down just to show everybody how determination could score goals.* » Ce n'est ni un grand patineur (« *skater* ») qu'on célèbre ni un grand manieur de bâton (« *stickhandler* »), mais un modèle de détermination et un envoyé de Dieu (« *the guy upstairs* »). Qui de mieux que Lui pour expliquer la grandeur du disparu⁴⁴ ?

Il va de soi qu'un mythe national comme Richard ne peut aller que directement rejoindre « *the guy upstairs* » au paradis, et les caricaturistes n'ont pas manqué l'occasion de le faire voir. Garnotte, dans *Le Devoir* du 30 mai 2000, décrit la rencontre de Richard et de saint Pierre. Vêtu d'une aube semblable à son chandail des Canadiens, des ailes au dos, auréolé de l'écusson du club de Montréal, un Maurice Richard aux traits émaciés se présente devant le portier du paradis. Celui-ci consulte un dossier intitulé « M. Richard », duquel il tire une feuille sur laquelle on peut lire « Mars 1955. Émeute ». À côté de lui, jumelles pointées vers le monde des mortels, un ange le conseille : « Ne l'envoyez pas au purgatoire... Sinon je pense qu'il va y avoir une autre émeute à Montréal⁴⁵!!! » Dans *La Presse*, Serge Chapleau, le 29 mai 2000, travaillait dans le même registre. Son Richard est vieilli mais serein, son chandail numéro 9 sur le dos. Dans un phylactère, une voix, dont il est facile de deviner qu'elle est divine, s'adresse à lui : « Maurice, n'oublie pas ton équipement⁴⁶ ! » Le caricaturiste du *Globe and Mail*, Gable, est moins catégorique, le

44. Cité par Pat HICKEY, « Rocket Dies at Age 78. Hockey World Pays Tribute to Great Star », *The Gazette*, 28 mai 2000, p. A2.

45. GARNOTTE, *Le Devoir*, 30 mai 2000, p. A6.

46. Serge CHAPLEAU, *La Presse*, 29 mai 2000, p. A5.

30 mai 2000. On y voit Richard s'éloignant du lecteur, de dos, avec tout son uniforme, maniant la rondelle. Il vient de franchir des portes⁴⁷. Celles du paradis? De l'Élysée? Une chose est sûre: sur la terre comme au ciel, Richard est un bienheureux.

Persistance du religieux

Après la mort de Richard, les allusions à la dimension religieuse de l'homme et du personnage ne seront pas moins fréquentes, bien au contraire.

Vingt ans après son conte « Le chandail de hockey », Roch Carrier revient à son héros, mais dans un nouveau registre. Il mêle ses souvenirs à ceux de Maurice Richard. Il se souvient du Québec au sortir de la Deuxième Guerre mondiale. Il revoit les exploits de son idole. Il revit le catholicisme de sa jeunesse et de son parcours scolaire. Rédigée juste avant sa mort, mais publiée juste après, son « ode à Maurice Richard⁴⁸ » est truffée de comparaisons, certaines prévisibles, d'autres moins. Maurice Richard est proche de Jésus, quand il n'est pas un saint, et il arrive que son visage soit celui du « Christ crucifié⁴⁹ ».

Cette association n'est jamais plus explicite que quand Carrier raconte le match du 8 avril 1952 – match auquel il n'a pas assisté. En troisième période, durant les séries éliminatoires, au Forum, Richard marque un but, qui deviendra le but gagnant du match et de la série, contre Jim « Sugar » Henry, des Bruins de Boston, après avoir été sérieusement blessé auparavant dans le match, au point

47. GABLE, *The Globe and Mail*, 30 mai 2000, p. A18.

48. ROCH CARRIER, *Le Rocket*, Montréal, Stanké, 2000, quatrième de couverture.

49. *Ibid.*, p. 150. Voir aussi p. 69, 107 et 163.

de perdre conscience. Cela se passait en deuxième période.

Le Rocket s'affale sur le dos, jambes écartées, les bras en croix. Les partisans pensent au Christ crucifié. Dans la catholique province de Québec, en ce temps de l'année, on pense beaucoup au Vendredi saint, le jour où le Christ est mort sur la croix. Le silence, au Forum, est consternant. Les gens voudraient se mettre à genoux. Pâques, le jour de Sa Résurrection, n'est pas loin non plus... Soudain le Rocket bouge. La foule éclate. Le Christ ressuscite⁵⁰!

On peut discuter pour savoir s'il s'agit bel et bien du « plus beau [but] de l'histoire du monde⁵¹ ». En revanche, une chose est sûre: aucun n'a été décrit avec autant d'insistance sur la figure christique de Richard, et par un non-spectateur.

En 2002, l'entreprise Collections Classic Collectibles est chargée, par sa famille, de mettre à l'encan la collection personnelle du Rocket. Elle publie pour l'occasion un beau catalogue de 64 pages: photos couleur, papier glacé, descriptions détaillées. Le catalogue contient 289 lots, presque tous provenant de la succession familiale. Il y a de tout: des médailles et de très nombreux trophées, dont des répliques de la coupe Stanley, décernée à l'équipe championne de la Ligue nationale de hockey; du matériel visuel (affiches, tableaux, photos); des pièces d'équipement (bâtons et chandails); des plaques commémoratives nombreuses, glanées au long d'une carrière riche en récompenses; des documents officiels (lettres de félicitations, contrats, passeports, laissez-passer de tramway, menus pour repas d'apparat); des vêtements; des calendriers et

50. *Ibid.*, p. 185.

51. *Ibid.*, p. 186.

des programmes sportifs; des cartes de toutes sortes (d'anniversaire, à jouer, professionnelles, postales); des objets publicitaires (briquets, cendriers, couteaux de poche); de la vaisselle; des produits publicisés par Richard lui-même; des livres (peu) et des revues. Il fallait s'attendre à ce que les descriptions vantent les choses à vendre, mais quelques commentaires étonnent: les bâtons de Richard sont faits de « bois sacré » (« *The holy lumber* »); un de ses chandails est comparé au saint suaire (« *Shroud of Turin* »). Les vendeurs du Temple ont appris leur histoire sainte.

L'image est forte, mais les commerçants ne sont pas les seuls à y avoir recours. Dans son album de souvenirs, le journaliste Alain de Repentigny rappelle combien Richard était sollicité par ses partisans: « Parler à Maurice, c'était comme toucher au saint suaire⁵². » Le roman pour adolescents *En territoire adverse* de Gaël Corboz va bien plus loin. La volonté de continuellement se surpasser y est symbolisée par une serviette que l'on dit trempée de la sueur de Maurice Richard. Grâce à cette serviette offerte par son grand-père Théo, le petit Cédric Chevalier deviendra miraculeusement un redoutable joueur de hockey. Le lexique religieux nourrit périodiquement la description: « On pourrait même dire que cette serviette-là, c'est le saint suaire de la Flanelle⁵³ »; « la serviette magique⁵⁴ »; « le suaire du "Rocket"⁵⁵ »; « saint suaire de la Flanelle⁵⁶ ». Le jeune garçon jouait pour les Saints de Pat.-Guy-Jean;

52. Alain DE REPENTIGNY, *op. cit.*, p. 16.

53. Gaël CORBOZ, *En territoire adverse*, Saint-Lambert, Soulières éditeur, coll. « Graffiti », n° 37, 2006, p. 76-77. La « Flanelle » désigne l'uniforme des Canadiens.

54. *Ibid.*, p. 106.

55. *Ibid.*, p. 110.

56. *Ibid.*, p. 130.

adulte, il fera carrière avec les Canadiens. Il finira par comprendre qu'il n'a pas besoin de la sueur du « saint numéro 9⁵⁷ » pour réussir, que c'était un « pieux mensonge » que lui avait raconté son grand-père⁵⁸, et qu'au contraire il a en lui tout ce qui est nécessaire pour se dépasser. Pourtant, le narrateur n'aura eu de cesse d'inscrire cette réussite dans l'ordre du religieux, jusque dans le portrait de la mère morte de Cédric : ses sourires étaient « angéliques⁵⁹ ». Il a beau paraître à une époque durant laquelle la pratique religieuse est en chute libre, le roman s'appuie constamment sur un univers religieux.

Richard faiseur de miracles ? Ce n'est pas le seul cas.

En 2006, Paul Daoust parle de « Maurice le thaumaturge⁶⁰ ». Il donne trois exemples. L'un date des jours qui ont suivi la mort de Maurice Richard : un père ou une mère lui demande, dans un album de messages funéraires, de « donner la force à [sa] fille très malade⁶¹ ». Un autre provient d'un texte du journaliste sportif Louis Chantigny paru dans *Le Petit Journal* du 2 octobre 1960 : « La narration de ses exploits à la radio a jadis, l'espace d'un but, parfois d'une joute, dissipé chez un grand malade son effroyable peur de la mort⁶². » Il y a néanmoins plus spectaculaire :

Le soir du 6 avril 1957, Richard compta quatre buts dont le quatrième a eu un retentissement considérable dans un hôpital de Québec. Suite à une crise cardiaque, un homme ne pouvait plus parler. Hospitalisé, en chaise roulante, il se

57. *Ibid.*, p. 162.

58. *Ibid.*, p. 130.

59. *Ibid.*, p. 12.

60. Paul DAoust, *op. cit.*, p. 44.

61. *Ibid.*, p. 159.

62. Cité *ibid.*, p. 198.

fait installer devant la télé avec d'autres malades. Au quatrième but du Rocket, notre patient lâche un cri qui fait frémir l'hôpital. Le voilà guéri : il a recouvré l'usage de la parole⁶³.

Il est rare qu'on aille jusqu'à attribuer des dons de guérisseur à Maurice Richard – et de guérisseur télévisuel –, mais il est sans conteste que la croyance est à la source de ce type de récits.

On la voit à l'œuvre dans la fiction aussi bien que dans le récit de presse. En 2000, Michel Foisy publie deux éditions de son roman pour la jeunesse *La carte de hockey magique*, l'une avant la mort de Richard, l'autre après. Au début de l'histoire, le petit Maxime Laforest est handicapé : à la suite d'un accident de voiture, il marche difficilement et il est incapable de patiner. À la fin, il a rejoint les rangs de l'équipe AAA des Élités, l'équipe de hockey de la banlieue où il habite. Entre les deux ? Il a hérité d'une machine à remonter le temps, la LTP 2000, qui lui permet de discuter avec les joueurs représentés sur les cartes de sa collection. Il en profite pour recevoir les bons conseils de Maurice Richard, qui deviendra son « gourou⁶⁴ ».

Je me rendais compte de l'emprise que Maurice Richard avait sur moi. Peut-être possédait-il assez d'influence pour redonner la vitalité à mes jambes ? Je n'allais pas rater cette chance unique ! Évidemment, ce n'était pas le frère André de l'oratoire Saint-Joseph⁶⁵ !

On l'a vu, ce n'est ni la première ni la dernière fois que le nom de Richard est associé à celui que l'on a surnommé « le thaumaturge du mont Royal ».

63. *Ibid.*, p. 44.

64. Michel FOISY, *La carte de hockey magique*, Sainte-Thérèse, Michel Foisy, 2000 (deuxième tirage revu et corrigé), p. 108.

65. *Ibid.*, p. 73.

Il y eut un culte. Il y a des miracles et des reliques⁶⁶. Il ne manquait plus qu'une prière. En 2007, l'incipit de la chanson « Hockey bottine » de Réal Béland l'offrira : « Notre père le Rocket qui êtes aux cieux⁶⁷. » Voilà qui distingue Maurice Richard des autres hockeyeurs. Plusieurs joueurs invoquent des forces sacrées pour expliquer leurs exploits. La presse n'hésite jamais à parler des prières que d'autres formulent. La publicité nourrit volontiers la nostalgie : « Y a p'tête pus grand monde à messe, mais y a du monde en ta aux Méchants mardis Molson Ex », affirme un message de la chaîne sportive RDS du printemps 2008 pour mousser ses matchs du mardi. Ce qui entoure Richard est d'un autre ordre. La religiosité qui s'y manifeste, si elle comporte évidemment une dimension individuelle, s'inscrit clairement dans un cadre collectif et historique. Avec Maurice Richard, quelque chose est mort, qui n'est pas seulement un joueur de hockey : un état de société dans lequel une figure plus grande que nature incarnait les croyances de tout un chacun et créait par là un lien social profond.

Jean Béliveau, un des coéquipiers de Maurice Richard, a déjà rencontré le pape Paul VI⁶⁸. Un autre, Bernard Geoffrion, se décrivait volontiers comme un « *born-again Christian* » et il avait la religion ostensible⁶⁹. À la différence

66. Il y en avait déjà dans le poème « Postérité » de Bernard POZIER en 1991 ; voir *Les poètes chanteront ce but*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Radar », n° 60, 1991, p. 70.

67. « Hockey bottine », dans *Réal Béland Live in Pologne*, 2007, 4 minutes. Interprétation : Réal Béland. Disque audionumérique. Étiquette : Christal Musik CMCD9954.

68. Voir Jean BÉLIVEAU, Chrystian GOYENS et Allan TUROWETZ, *Ma vie bleu-blanc-rouge*, traduction et adaptation de Christian Tremblay, Montréal, Hurtubise HMH, 2005 (1994), p. 330-332.

69. Voir Bernard GEOFFRION et Stan FISCHLER, *Boum Boum Geoffrion*, traduction de Jacques Vaillancourt, Montréal, Éditions de l'Homme, 1996, 365 p. Ill.

de Béliveau et de Geoffrion, ou de Jackie Robinson, Richard n'a guère eu de ces professions de foi. Cela ne l'a pas empêché d'être transformé en figure religieuse. Cette transformation est récente.

Auparavant, la religion de Maurice Richard allait de soi. On en trouvait des traces dans les textes et dans les images, mais il ne paraissait pas nécessaire d'insister sur cette facette de sa vie. Canadien français né en 1921, ayant vécu toute sa vie à Montréal, francophone, Maurice Richard devait être catholique, il devait être pratiquant, il devait se marier à l'église. La chose est tellement banale qu'elle n'a pas besoin d'être dite. Seules exceptions : les portraits de Richard en thaumaturge ou en dieu du Forum.

En 2000, tout prend de nouvelles dimensions. Il s'agit moins de mettre au jour la présence du religieux chez Richard et autour de lui, cela ayant été fait, même allusivement, depuis plusieurs décennies, que d'investir massivement la figure de Richard d'une plus-value sacrée. On inscrit désormais le Rocket dans une histoire, celle du Québec, et cette histoire est présentée à la fois comme presque révolue et comme indiscutablement religieuse. Il fut un temps où la société québécoise était largement catholique, où la pratique était commune, où l'on ne pouvait guère imaginer faire autrement. Maurice Richard était un homme de ce temps-là. Au moment de sa mort, et depuis, la nostalgie traverse les discours tenus sur lui. Il fut un temps heureux où l'on pouvait croire en plus grand que soi. Dorénavant, les idoles sont bien trop souvent terrestres. On paraît le regretter.

Présentation des auteurs

Olivier Bauer

En même temps qu'il suivait ses études de théologie en Suisse, Olivier Bauer était gardien de but – soccer et hockey sur glace – et remportait plusieurs médailles en sport universitaire. Se jugeant meilleur théologien que sportif, il choisissait cependant la théologie, obtenait son doctorat et travaillait dans quatre Églises protestantes en France, en Suisse, à Tahiti et à Washington, DC. Il est maintenant professeur à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. [olivier.bauer@umontreal.ca]

Jean-Marc Barreau

Jean-Marc Barreau est l'un de ces damnés français qui aiment passionnément le Québec et ses gens... Au point d'avoir consacré les 10 premières années de sa vie sacerdotale à leur service. Mais il a une autre passion, celle du kayak et du basket-ball, celle du judo et de sa philosophie: car s'il est prêtre catholique, il possède entre autres une maîtrise en éducation physique et sportive. Il est actuellement étudiant en doctorat de théologie à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. [jean.marc.barreau@umontreal.ca]

André A. Lafrance

André-A. Lafrance est un «homme de com». Avec des études de premier cycle en sciences religieuses et en histoire, de maîtrise en éducation et de doctorat en théâtre, il s'est intéressé aux communications. Il est, depuis plus de 20 ans, professeur au Département de communication où il s'intéresse plus particulièrement aux communications organisationnelles. Et quand on parle de «L'Organisation», on pense forcément aux Canadiens... [andre-a.lafrance@umontreal.ca]

Benoît Melançon

Tout le monde sait que les meilleurs textes littéraires sur le sport portent sur le baseball. La production québécoise en ce domaine étant un brin limitée, Benoît Melançon a préféré étudier les textes sur le hockey, mais toujours en les rapportant à l'ensemble des discours qui les environnent. Cela a donné *Les yeux de Maurice Richard : une histoire culturelle* (2006 et 2008). Benoît Melançon est directeur du Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal et directeur scientifiques des Presses de cette université. [benoit.melancon@umontreal.ca]

Alain Pronkin

Alain Pronkin a découvert le hockey dans le sous-sol de l'école Notre-Dame-des-Neiges dans les années 1960, alors qu'il fut repêché pour garder les buts de son équipe atome. Malheureusement pour lui, sa mère lui achetait toujours un équipement des *Maple Leafs* de Toronto et à son frère, celui du CH. Malgré ce handicap d'identification à la collectivité, il a donné bénévolement de son temps à entraîner les jeunes de Saint-Hubert au hockey, baseball, ringuette et soccer durant de nombreuses années. Il rédige actuellement son mémoire de maîtrise à la Faculté de théologie et de sciences des religions à l'Université de Montréal. [alain.pronkin@sympatico.ca]

Denise Couture

Parce qu'elle se passionne pour le hockey et puisqu'elle est la mère d'un passionné de hockey, Denise Couture est la preuve vivante que le hockey n'est pas qu'une affaire d'hommes. Théologienne féministe, engagée dans l'interspiritualité, enseignante de théologie et d'éthique à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal, elle trouve encore le temps de suivre les parties du Canadiens. [denise.couture.2@umontreal.ca]

Table des matières

Introduction

- | | | |
|---|--|-----|
| 1 | Je ne suis plus pratiquant, mais je n'ai pas apostasié!
ANDRÉ-A. LAFRANCE | 19 |
| 2 | Le Canadien de Montréal est-il une religion?
OLIVIER BAUER | 29 |
| 3 | « La religion du Canadien » : un leadership en question
JEAN-MARC BARREAU | 81 |
| 4 | « Notre père le Rocket qui êtes aux cieux ». Les religions de Maurice Richard
BENOÎT MELANÇON | 111 |
| 5 | Les œuvres caritatives du Canadien, là où l'Esprit circule!
ALAIN PRONKIN | 139 |
| 6 | Les femmes, le hockey et la religion
DENISE COUTURE | 159 |
| 7 | « Le Canadien fait partie de la culture québécoise... dont la religion fait partie »
RÉJEAN HOULE | 175 |
| 8 | « Père céleste, Divin Gardien »
PÈRE EDWARD | 177 |

9	« Voici la preuve que les <i>Habs</i> sont une religion au Québec » CHRISTOPHER BORELLI	179
10	« Les <i>Habs</i> ruinent les plans pour <i>Pessah</i> » MIKE BOONE	181
	Présentation des auteurs	183